

ÉCRIRE ÉCRIRE ÉCRIRE de Sally Bonn, Arléa, 2022

On ne sait si la répétition du mot « ÉCRIRE » dans le titre traduit un écho ou exprime l'auto-persuasion dans le style de la méthode Coué : « Je vais arriver à écrire, je vais écrire, je vais écrire ». À moins que ça ne soit les deux, tant l'écriture ici est tout à la fois objet et sujet, inscription et expression. Inscription quand Bonn en dresse la généalogie : « J'inscris. Et j'ai conscience, faisant cela de revenir à l'origine ; inscrire, c'est conserver le souvenir d'une chose, d'un nom, d'un événement, d'une personne et c'est noter sur un registre et graver dans la pierre » (p 58). Expression quand Bonn s'immerge dans sa propre histoire : « J'ai six ans. Je rentre de l'école seule et me réfugie dans le jardin. Sur le chemin du retour, je me suis demandé comment écrire le son (wa), oua, oi celui de quoi, pourquoi ou moi » (p 11). On croise aussi quelques écrivains anonymes et Francis Ponge, Robert Walser, Walter Benjamin, Marcel Proust et même Céleste Albarét le plus simplement du monde parce que Bonn qui les admire sans les craindre va à leur rencontre pour mieux s'entretenir avec eux. Finalement, le titre ÉCRIRE, ÉCRIRE, ÉCRIRE est peut-être un écho qui se transmet de génération en génération mais qu'on ne peut mettre en œuvre que dans le geste d'écriture - la main - dont Bonn recense les caractéristiques de façon aussi pittoresques que drôles dans un chapitre intitulé À l'encre (p 41 à 48) : « J'ai écrit sur des ordinateurs de récupération imposants », « J'ai tapé sur une machine à écrire de marque Brother de Luxe acheté sur internet », « J'ai écrit à l'encre, avec des plumes en bois et des bouteilles d'encre », « J'ai écrit et j'écris encore au stylo à plume à piston Pelikan avec son corps vert rayé ». On notera aussi que ce livre est illustré de photos en noir et blanc dont une représentant un avant-bras tatoué (p 147). On y voit sur un poignet, une esperluette. Ce poignet est celui de Bonn, elle raconte : « Le tatoueur porte un débardeur noir, il ne connaît pas ce motif, je lui explique, lui raconte son histoire, lui montre une collection d'esperluette depuis les graffitis de Pompéi jusqu'aux typographies les plus récentes ». Oui, le tatouage « & » qu'on voit dans les marques de certains produits comme Mark & Spencer ou dans les mots de passe de nos comptes privés numériques et aussi et surtout ligature synonyme de « et » compréhensibles dans beaucoup de langues nous signale que l'écriture est autant un art de vivre qu'un art poétique.

PETIT TRAITÉ BIEN CUIT de Jean-Pierre Ostende, Éditions La Bibliothèque, 2022

Comme annoncé dans le titre, ce livre est bien un traité c'est-à-dire un manuel d'instruction culinaire sinon qu'ici, tout y est léger, enlevé, gai dans un style concis et coloré. Nul sérieux rébarbatif, pontifiant dont on est accoutumé depuis que « le repas gastronomique des Français » est inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'humanité et aussi dans les émissions de télé-réalité. Ostende fait bien sûr la différence entre la gastronomie et le fast-food, entre le fait de se nourrir et de ressentir du plaisir à manger mais il sait apprécier les « bouibouis » à découvrir dans un de nos 14 chapitres préféré intitulé : « Les tribus ». On y apprend qu'on y vient pour manger (« Les clients du bouiboui ont faim. Ils viennent au bouiboui pour manger. La quantité est importante dans un bouiboui » - p 62 -) et que le bouiboui est une ambiance (« la musique y est souvent forte et la qualité des appareils de diffusion souvent médiocre. Ils s'en foutent » - p 61 -) et à la fin que le bouiboui est le premier restaurant sur terre et qu'il sera certainement le dernier : « Après un accident nucléaire, ce sont les premiers restaurants à revenir s'installer. Les bouibouis semblent survivre à tout, éternels » - p 61 62 et même aux influenceurs et influenceuses des réseaux sociaux, pourrait-on ajouter. Et Ostende de les qualifier de « food lovers » avides de photographier en mode *porn food* leurs assiettes. Maintenant, on l'attend, cette conférence de Ostende intitulée Influence des réseaux sociaux sur l'évolution de la gastronomie française dont il nous confie qu'elle est nécessaire, même si ici se révèle cet humour grinçant dont il a le talent et qui fait de ce livre plus qu'un traité, une fiction sur nos vies partagées à l'occasion de repas.

LA SÉPARATION DU MONDE de Mathilde Girard (dessins de Lorraine Druon) Éditions Excès, 2022

Dans ce livre composé de 309 séquences qui oscillent entre le propos et l'aphorisme, Mathilde Girard reconstitue le confinement national et mondial du printemps 2020 suite à la propagation du virus COVID 19. Le propos ? « 93 – Dans la réclusion où le secret est impossible, les amants sont les premiers à s'échapper. De désir, une femme prend le risque d'aller voir l'homme qu'elle aime alors qu'il vit au-delà du périmètre autorisé. De retour chez elle, elle prend une douche. Pour une fois son mari ne lui demande aucune explication quant au fait qu'elle se lave en plein milieu de l'après-midi. » (p 30). L'aphorisme ? « 175 – N'oublie pas de mourir, dans tout ça. » (p 48). Oui, une reconstitution sauf qu'ici, Mathilde Girard ne se contente pas de raviver une ambiance, une atmosphère. Elle ne revisite rien, elle produit juste du sens, là il n'y en n'avait plus en raison de la sidération et de l'hébétude qui nous a saisi pendant cette période. Lire ce livre ne ravive pas seulement notre mémoire mais fait apparaître l'expérience ou l'expérimentation dont nous avons été les sujets obéissants jusqu'à ce que l'État français nous accule aux limites de toute conscience : « 294 – le second degré a disparu. », « 295 – Plus personne n'arrive à mentir. » (p 72). Défilent des enfants, des couples et des voisins et des personnes âgées dans des villes ou à la campagne, toutes, tous aussi désorientés, déboussolés et à la fin d'une vulnérabilité extrême, si bien qu'on aurait préféré comme titre à ce livre le claquant aphorisme 189 : « Le monde est plus beau sans toi ». Mais le titre La séparation du monde a le mérite d'être clair. Et par sa tonalité philosophique, il nous invite à réfléchir urgemment sur notre avenir.

Christophe Fiat

#jeveuxquemapoesiepuisseetreleueparunejeunefillede14ans